

usons sur les fauteuils des salles de conférences et toujours à entendre parler du 17<sup>ième</sup> siècle. Dame, on nous en a tant dit que nous avons,—paraît-il—fini par en prendre le langage. Nous parlons un français du 17<sup>ième</sup> siècle !

Je ne suis pas aussi attendrie de cette déclaration que je devrais l'être ; je ne l'accepte même qu'avec le grain de sel de classique mémoire. Et puis, c'est plus fort que moi, j'aime à suivre la marche du temps ; c'est même ce qui me vexe un peu de constater qu'il va me falloir encore attendre deux cents ans avant d'arriver à entendre parler de mes contemporains. C'est un peu long ; je ne puis promettre de me rendre jusque-là, même en faisant de mon mieux.

A quoi sert pourtant de se débattre contre l'inévitable, je veux dire le 17<sup>ième</sup> siècle. Sachons plutôt nous résigner et nous soumettre aux "moralistes"—à ces messieurs qui faisaient de la très belle morale qu'ils ne suivaient pas, et que nous sommes appelés à mettre en pratique, en vertu, je suppose, de toutes les lois de l'équilibre.

D'ailleurs, on nous promet, au nom du nouveau professeur, qu'il apportera quelques changements à la méthode de ses prédécesseurs et, vrai, la nouvelle a du bon. "Toujours perdrix", vous savez...

Ainsi, on nous fera connaître les auteurs choisis comme sujets de conférences "dans leurs défaillances aussi bien que dans leurs progrès". Allons, tant mieux et réjouissons-nous qu'on ait enfin compris que ce qu'il nous faut ce sont des conférenciers et non des apologistes. Quand on traite d'un auteur, il est juste que le public le connaisse sous toutes ses faces, sous ses bons comme ses mauvais côtés.

Parler de Montalembert, par exemple, comme on a fait l'an dernier, sans raconter sa fameuse querelle avec l'Université, cela me semble d'un exclusivisme extrême. Si un conférencier veut se montrer partisan, ce ne doit être que dans la déduction qu'il fait de son sujet, jamais dans l'exposé de ce sujet.

\* \* \*

Dans le règlement des cours littéraires exposé par M. le secrétaire de

l'Université Laval de Montréal, il y a un article que je me permettrai de signaler avec une satisfaction non déguisée. C'est celui-ci :

"3<sup>o</sup> L'entrée (aux conférences publiques) est libre et gratuite, mais on est prié de n'y venir que pour écouter et non pour causer et gêner les auditeurs sérieux..."

Ces lignes devraient être écrites sur les murs de la salle des conférences afin de les tenir sous les yeux des chuchoteurs.

Pour quelques jeunes gens, l'Université, aux soirs de conférences publiques, est un lieu de rendez-vous aussi honorable que facile d'accès.

Quand un bon jeune homme veut faire une "politesse" à la jeune fille qu'il aime, il lui demande galamment de la conduire entendre le professeur de littérature. Il est sûr que la maman n'y mettra pas d'objection : l'endroit offre toutes les sécurités désirables, la séance ne finit pas trop tard, et tout ce que l'on y dira froissera sûrement moins les innocentes oreilles que les grivoiseries distinguées de nos salons

Jusque là, tout est bien Pour ces âmes ingénues, cependant, le conférencier est un très mauvais interprète de l'exhubérance de leurs sentiments, — nous nous souvenons tous d'avoir eu vingt ans,—et elles cherchent naturellement à y suppléer par une éloquence de leur cru.

Hélas ! leur sujet n'étant pas d'intérêt général, gêne les auditeurs sérieux. Ces doux susurrements ne sont évidemment pas à leur place dans l'atmosphère grave d'une université.

Restez chez vous, pauvres amoureux. Et puis, si l'on doit parler du 17<sup>e</sup> siècle, vous receviez peut-être sur vos illusions quelques douches d'eau froide bien propres à en ternir l'éclat dans votre cœur.

Je tremble en songeant à l'affreux doute qui se glisserait dans votre esprit, après avoir entendu les maximes troublantes de LaRocheffoucault ; celle-ci entre cent, tout aussi décourageantes :

"Il est un véritable amour comme de l'apparition des esprits : Tout le monde en parle, peu de gens l'ont vu."

Ou cette autre de Mme de Caylus :

"L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute."

Ou encore du 17<sup>e</sup> siècle...

Mais, je m'arrête, car je m'aperçois que je fais une mauvaise œuvre...

Restez donc chez vous, pauvres amoureux !

\* \* \*

L'Université Laval de Québec a aussi, cette année, son conférencier français,—en attendant qu'il soit canadien.

Je viens de prendre connaissance du programme de M. le secrétaire de l'Université Laval, de Québec — on ne saurait trop lire de programmes quand ils sont bien faits.

Je constate donc qu'il y aura, à Québec comme ici, des cours publics et des conférences didactiques ; mais où la différence est immense, flagrante et foudroyante, c'est qu'à Montréal :

"L'auditoire du cours didactique se divisera en en simples auditeurs—comprenant les dames — et les élèves proprement dits .." qui ont seuls permission de concourir dans des travaux mensuels, pour lesquels sont détaillées des récompenses mirifiques.

Tandis qu'à Québec :

"Les dames sont admises à tous les cours, *aux mêmes conditions que les hommes.*"

Me voici, depuis ce temps, abimée dans la solution du problème abstrait que me suggère ces deux clauses si différentes de deux semblables universités :

Les Québecquoises sont-elles plus intelligentes que les Montréalaises, qu'on leur permette ainsi de suivre tous les cours, aux mêmes conditions que les hommes ?

Ou bien :

Sont-ce les Montréalais qui sont moins intelligents que les Québecquois ?

Oh ! les amères incertitudes soulevées par ces deux points d'interrogation !

FRANÇOISE.

La femme a une puissance singulière qui se compose de la réalité, de la force et de l'apparence de la faiblesse.

VICTOR HUGO.